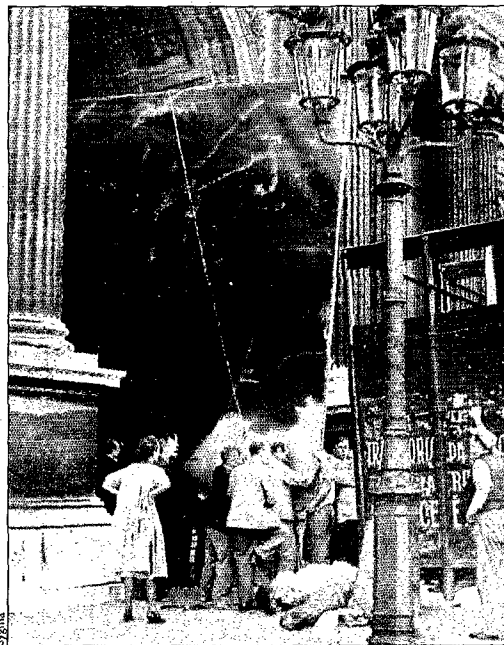


14 juin 1940

Les Allemands trouvent le Louvre vide !

Plus rien !... Lorsque les Allemands entrent dans Paris, ils ont une bien mauvaise surprise : le Louvre a été débarrassé de l'essentiel de ses œuvres. Depuis un an, le directeur des Musées nationaux, Jacques Jaujard, et le conservateur en chef du musée du Louvre, René Huyghe, persuadés que la guerre avec l'Allemagne est inévitable, ont minutieusement préparé l'évacuation des œuvres convoitées par l'ennemi vers les châteaux de la Loire et le midi de la France. « Tout était prêt, se souvient Maurice Serullaz, alors conservateur des Peintures. Nous savions exactement le nombre de camions nécessaires et nous avions repéré les itinéraires. J'avais moi-même été mesurer la hauteur des ponts avec une tête-de-loup, c'est tout ce que j'avais trouvé d'assez long ! Aucun des soldats armés qui surveillaient les ponts pour empêcher que les espions ennemis grimpent dans les trains ne m'a demandé ce que je faisais ! (1) »



« Le Radeau de la Méduse », de Géricault est embarqué sur une remorque de décor de théâtre. A la Libération, tous les chefs d'œuvre mis à l'abri retrouvent les berges de la Seine : il n'en manque pas un.

Par prudence, René Huyghe disperse les toiles des différentes écoles de peinture entre plusieurs châteaux. Dans leur fuite, les camions de tête, de 5 à 7 tonnes, passent sans trop de difficultés les chicanes disposées en travers de la route pour ralentir les convois ennemis. En revanche, le tracteur à remorque de 18 mètres de la maison Aget, que la Comédie-Française utilise ordinairement pour le transport de ses décors, dérape soudain. L'ennemi n'est qu'à 50 kilomètres et dans les caisses qui menacent de se renverser brinquebalent « la Mort de la Vierge » du

Caravage, un Fra Angelico, un Murillo et un Veronèse ! Finalement, tout rentre dans l'ordre. Quand les Allemands finissent d'envahir la zone nord, les principales toiles du Louvre sont à l'abri. Les chefs-d'œuvre, environ 700 peintures, trouvent refuge dans le Midi, d'abord dans l'abbaye cistercienne de Loc-Dieu, dans le Rouergue. Mais l'humidité menace : les tableaux sont emmenés par René Huyghe et Maurice Serullaz au musée Ingres de Montauban. Les deux hommes se relayent pour porter la petite valise dans laquelle ils ont empaqueté « la Joconde ». Tous les soirs, « Mona Lisa » dort sagement au pied de leur lit. Une nuit, pourtant, l'orage se déchaîne au-dessus de Montauban. Un flot de boue envahit la chambre de Maurice Serul-

laz, noyant une partie des chefs-d'œuvre qui y sont entreposés. Le lendemain, il faut les nettoyer un à un avec du coton et des linges réquisitionnés dans les hôpitaux de la région. « Mona Lisa » est sauvée. Le reste des 4 000 œuvres soustraites aux Alle-

1936, l'année des lumières

Il ne manquait que ça. La lumière... L'idée, jaillie du cerveau d'Henri Verne, directeur des Musées nationaux, fut mise en œuvre le 8 mars 1936. Les salles éclairées furent ouvertes le mercredi et le samedi, de 21 heures à 23 heures, et en hiver le dimanche, de 17 heures à 19 heures. C'est ainsi, comme le raconte M. Feret, dans un texte publié en 1938, que « dans la salle des Caryatides, la galerie de Melpomène, la salle Henri-IV et la galerie Denon, on a installé au faite des embrasures des rampes fournissant un éclairage direct ; dans la Grande Cour du Sphinx, on a réalisé un soleil artificiel au-dessus du plafond vitré ; dans les salles des Antiquités égyptiennes, on a utilisé un éclairage indirect par des appliques plaquées au mur et par des projecteurs placés dans les stèles ». Henri Verne rapporte à sa manière le phénomène : « Ouvrir le Louvre la nuit ! C'est une expérience qui a réussi. (...) Ainsi nos visiteurs nocturnes, soudain admis dans le palais en fête à cette cérémonie, princière en effet puisqu'ils sont conviés à la familiarité des chefs-d'œuvre, éprouvent dès l'abord une sorte de transposition de leur personnalité qui les dispose à s'emouvoir. » Une émotion compréhensible puisque le Louvre possède une tête en argile d'Amyclae, datant probablement de 600 avant J.-C. Vers cette date un dénommé Thalès de Milet découvrait qu'après frottement, l'ambre jaune (en grec, *ēlektron* signifie « ambre ») attirait les corps légers, et découvrait ainsi l'électricité statique. B. G.

mands est entreposé au château de Sourches, propriété du duc des Cars, dans la Sarthe, en zone occupée. Germain Bazin, adjoint du conservateur des Peintures, en a la périlleuse responsabilité (2). Les Allemands, furieux d'avoir trouvé le Louvre vidé de ses trésors, décident de surveiller les mouvements des œuvres dans cette zone. Le président de la commission de protection des œuvres d'art en territoire occupé (Kunstschutz), Franz Wolf Metternich, décide que les entrées et les sorties des toiles ne seront autorisées que si l'ordre est contresigné par lui. En plusieurs occasions, les responsables du Louvre font fi de ses ordres. En 1942, René Huyghe achète clandestinement le célèbre tableau de Le Brun, « le Chancelier Séguier », aux héritiers de la baronne de La Chevalière qui vient de mourir en Bourgogne. L'affaire est rapidement régularisée. En revanche, l'acheminement de cette toile de grande taille (2,95 mètres sur 2,31) jusqu'au château de Sourches se révèle plus délicat. Il faut dissimuler le portrait du protecteur de l'Académie française dans un camion et le passer au nez des Allemands. La Kunstschutz n'y voit que du feu.

Pendant ce temps, à Berlin, Goebbels a fait rédiger un inventaire de mille pages des œuvres d'art françaises en zone occupée. Il tente de les réquisitionner. Mais Metternich résiste et obtient gain de cause. Goebbels ne pourra mettre son projet en œuvre. De son côté, Ribbentrop, le ministre des Affaires étrangères du III^e Reich, s'est entiché de « la Diane au bain » de Boucher. Or, en 1941, la toile est à Montauban. Ribbentrop la réclame par l'intermédiaire de l'ambassade d'Allemagne. Vichy appuie cette demande. René Huyghe refuse, et Ribbentrop s'incline. Hitler, enfin, cherche à accaparer la collection de trois cents tableaux hollandais d'Alfred Schloss pour son musée personnel de Linz. Les Français s'y opposent, malgré les pressions de Laval et de Pétaïn. Finalement, les conservateurs du Louvre réussissent à faire jouer le droit de préemption pour 49 œuvres. Les autres prennent le chemin de l'Allemagne, d'où ils reviendront à la Libération.

En 1943, les Allemands pénètrent en zone libre et établissent une ligne de défense sur le Tarn. Le refuge de Montauban n'est plus assez sûr. Les œuvres sont remises en caisses et envoyées près de Cahors. Trois dépôts sont créés dans la vallée de la Baye, affluent de la Dordogne. Dans le même temps, Jacques Jaujard informe Londres de la position exacte des dépôts afin qu'ils échappent aux bombardements alliés. Londres répond par deux fois qu'il a bien enregistré le message. Une première fois : « La Joconde a le sourire », suivi de : « Fragonard salue Van Dick ». Sur la pelouse du château de Sourches, Germain Bazin fait inscrire en lettre géantes : musée du Louvre. A la Libération, tous les chefs-d'œuvre mis à l'abri dès le début du conflit retrouvent les berges de la Seine : il n'en manque pas un.

Thierry Gandillot

(1) France-Culture.

(2) Germain Bazin a publié ses « Souvenirs de l'exode du Louvre, 1940-1945 » en 1992, aux Éditions Aimery Somogy, avec une préface de René Huyghe. La plupart des anecdotes racontées ici sont tirées de son passionnant petit livre.